

Robert Aulotte

MONTAIGNE EN VOYAGE; MONTAIGNE ET LE VOYAGE

Comme il était naturel, et „par conséquent nécessaire et juste”¹, Montaigne ne sera pas absent de ce Colloque *Voies, voyages et voyageurs dans la littérature française*. Notre hôte et ami, le professeur K. Kupisz, l'a excellemment évoqué dans son discours d'ouverture et, sans nul doute, il sera encore parlé de l'itinérant Périgourdin au fil de nos travaux. Il eût, cependant, paru surprenant que l'actuel président de la Société des Amis de Montaigne ne consacra point sa communication à celui dont il a mission de faire toujours mieux connaître et mieux aimer l'oeuvre à travers le monde entier. C'est pourquoi, même si notre homme n'est pas de ces grands voyageurs qui, au XVI^e siècle, pèlerinent vers la Terre Sainte² ou s'élançant sur les océans³, même si le sujet n'a pas le mérite de la nouveauté, je voudrais ici suivre, avec vous, Montaigne dans son expérience du voyage et dans sa méditation sur le voyage.

Après le succès des deux premiers livres des *Essais* parus en 1580, Montaigne, qui, „s'il eût été seul avec les siens [...] fût allé plutôt vers Cracovie ou vers la Grèce”⁴, „prend le tour vers l'Italie” par la France

¹ Cf. M. Montaigne, *Essais*, III, 13, 1008 B-C: „Jouyr si plainement des plaisirs naturels et par consequant necesseres et justes”. Les renvois sont faits à l'édition Villey-Saulnier, P.U.F., Paris 1965.

² Comme, par exemple, son presque contemporain, le seigneur de Villamont (1558?—1628?) qui, de juin 1588 à septembre 1591, va de son duché de Bretagne en Syrie et en Egypte par l'Italie, la Turquie, „Jerusalem et tous les Saints lieux où nostre Seigneur Jesus Christ a fait des miracles”. Sur ces *Voyages de Villamont*, publiés pour la première fois en 1595, voir L. Loviot, „Revue des Livres anciens” 1914, p. 237—253 et R. Aulotte, *Il y a quatre cents ans voyageait Villamont...*

³ Abondante, la bibliographie sur la littérature de voyages. Signalons simplement une publication récente *Voyager à la Renaissance, Actes du Colloque de Tours*, 1983, Maisonneuve et Larose, Paris 1987.

⁴ M. Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. F. Garavini, Gallimard, Paris 1983. Ce sera notre édition de référence.

de l'Est, la Suisse et l'Allemagne. Ce que fut ce voyage de quelque dix-sept-mois⁵, souvent mais non exclusivement thermal⁶, nous le savons d'après les notes consignées dans ce qu'il est convenu désormais d'appeler le *Journal de voyage*⁷, „registre” écrit en français et en italien, d'abord par un diligent secrétaire, non dépourvu de personnalité, puis par Montaigne lui-même⁸. L'itinéraire zigzaguant, „décousu”, suivi par Michel et par la petite troupe de ses compagnons, est trop connu pour que nous y insistions, quoi qu'il nous en coûte de ne pas accompagner le voyageur, au temps des vendanges, à travers les coteaux pleins de belles vignes de la région de Thann, ou de ne pas admirer avec lui, du côté de Foligno, ce „très bel objet de mille diverses collines, revêtues de toutes parts de très beaux ombrages de toutes sortes de fruitiers et des plus beaux blés qu'il est possible”, parmi lesquels „l'Apennin montre ses têtes renfrognées et inaccessibles, d'où on voit rouler plusieurs torrents qui, ayant perdu cette première furie, se rendent là, tôt après, dans ces vallons, des ruisseaux très plaisants”⁹. Ou encore, à Macerata, „belle ville de la grandeur de Libourne”¹⁰ et chère à nos bons compagnons italiens ici présents, de ne pas nous attarder, comme lui, à „remarquer” le Palazzo Mozzi-Ferri et la Porta Boncompagno, érigée par Ugo Buoncompagni, autrement dit le bâtisseur pape Grégoire XIII, celui-là même qui célébra la funeste Saint-Barthélemy et entreprit la réforme — peu appréciée par Montaigne — du calendrier julien.

Bien connus, aussi, les principaux centres d'intérêt du voyageur qui,

⁵ Montaigne quitte son château le 12 juin 1580. Le voyage ne commence vraiment qu'en septembre de la même année. Montaigne est de retour chez lui fin novembre 1581.

⁶ Montaigne souhaite, en effet, soigner sa douloureuse et inquiétante gravelle aux sources thermales des pays qu'il va visiter. Mais il part aussi pour s'évader, pour se détacher de son pays malade, pour se détourner du fastidieux gouvernement de sa maison. Tout autant qu'une marche vers la santé, le voyage est une „fugue” (F. Garavini), une fuite.

⁷ Sur ce carnet, dont le manuscrit ne fut découvert, par hasard, qu'en 1770, voir F. Moureau, R. Bernoulli, *Autour du Journal de Montaigne (1580—1980)*, Actes des Journées Montaigne, Mulhouse, Bâle, octobre 1980, avec une copie inédite (copie dite de Leydet) du *Journal de Voyage*, Slatkine, Genève 1982.

⁸ Sur le problème de „la double rédaction du Journal”, voir F. Garavini, qui insiste sur l'indépendance du secrétaire-scripteur.

⁹ Montaigne, *Journal...*, pp. 243—244.

¹⁰ *Ibidem*, p. 245. C'est une habitude naturelle chez les voyageurs de faire comparaison de ce qu'ils découvrent avec ce qu'ils connaissent déjà. Ailleurs, Montaigne trouve que Kempten est une „ville grande comme Sainte-Foy” (p. 117), estime qu'Augsbourg est „de la grandeur d'Orléans” (p. 126), que Munich est „grande [...] environ comme Bordeaux” (p. 134), évoque à propos des trente-cinq mètres de hauteur du mont Testaccio à Rome la „motte de Gurson” (p. 201).

muni des fameux „bulletins de santé”, se promène toujours „par chemins divers et par contrées”, qui, ne traçant „aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe”, n'hésite jamais à revenir sur ses pas, et que ne rebutent que le carosse et le bateau. Montaigne aime aller voir les monuments anciens, relever ici ou là une inscription, parfois peu lisible¹¹. Il se plaît à conférer avec les „gens de sçavoir” qu'il a la possibilité de rencontrer: à Epernay, le jésuite Maldonnat; à Bâle, les médecins Félix Platter et Théodore Zwinger, ainsi que le théologien Gryneus; à Augsbourg, le ministre luthérien Johannes Tilianus Augustanus; à Rome, un vieil et polyglotte patriarche d'Antioche, arabe, et l'humaniste Marc-Antoine Muret; à Florence, le seigneur Silvio Piccolomini, habile en escrime. Et il ne trouve pas moins de satisfaction à s'entretenir avec des courtisanes, de simples compagnons d'auberge ou avec ces „paysannes si gentilles” qu'il a invitées à un bal champêtre, pendant son premier séjour aux bains della Villa, à Lucques¹². En toute circonstance, il note les coutumes locales, les particularités des pratiques religieuses, les différentes façons de manger, de boire, de servir à table, de se coucher. Sans jamais oublier de faire une belle place à toutes ces marques — qui le fascinent — de l'ingéniosité techniques de l'homme: à Augsbourg, la célèbre machinerie de l'Einlass; à Büxen, des tournebroches dont le mouvement mécanique peut durer près d'une heure; à Bolzano, des orgues de bois aux surprenants soufflets. Amusé ici, intrigué là, parfois peu content¹³, retenu toujours par l'infinie variété des usages, des moeurs, des comportements, qui l'entretient dans l'idée que tout ce qui touche à l'homme est relatif. Et qui l'incline de plus en plus à la modération, à la compréhension, à la suspension du jugement à l'endroit de cet Autre, avec lequel, en pleine indépendance d'esprit, sans préjugé, il veut entretenir un dialogue instructif, toujours inachevé. Montaigne voyage en esprit ouvert, curieux de tout et de tous; en „grand estimateur”, aussi, „de la beauté”¹⁴. Non seulement de la beauté féminine, qu'il regrette souvent de ne pas rencontrer là où il espérait pourtant la trouver¹⁵, mais de la beauté sous

¹¹ Ainsi, à Narni (p. 240—241), il note la „vieillesse” d'une inscription (qui a disparu depuis). Il lui arrive de traduire en français une inscription en vers latins (p. 285, aux bains della Villa).

¹² Bal dont Montaigne fait une relation complaisante (p. 285—289).

¹³ A Florence, il trouve les logis „beaucoup moins commodes qu'en France et en Allemagne”, les viandes moins „bien préparées” les vins d'une „douceur” détestable (p. 177—178). A Sienne, où il est pourtant assez bien logé, il regrette l'absence, comme à Florence, de „vitres et de chassis” aux fenêtres, fort laides au demeurant (p. 184). Et il dira que la „plus mauvaise hostellerie” d'Italie est le „Faucon de Pavie” (p. 360).

¹⁴ II, 8, 398 C.

¹⁵ Ainsi, à Fano „ville célèbre sur toutes celles d'Italie de belles femmes”,

toutes ses formes¹⁶. Une tradition encore tenace présente le Montaigne du *Journal* comme indifférent à la beauté des sites et des oeuvres d'art. A tort¹⁷. Si Montaigne ne cite les noms ni de Raphaël, ni de Leonard da Vinci, il s'intéresse cependant à la peinture¹⁸ (surtout si le sujet a trait à l'homme) et plus encore à l'architecture¹⁹, à la sculpture²⁰, à l'art des jardins²¹. Ainsi, le *Journal de voyage* ne nous apporte pas seulement un témoignage sur les lieux que Montaigne a parcourus, sur les gens qu'il a rencontrés, il nous permet aussi d'apercevoir la riche personnalité du voyageur qui, à travers ses descriptions, ses narrations, se peint, se cherche, se laisse découvrir tel qu'il était effectivement, au cours de ses pérégrinations quotidiennes.

Du Voyage, ou plutôt du „voyager”, il est aussi question dans les *Essais* et notamment au chapitre III, 9, *De la Vanité*, où l'on a parfois cru que Montaigne avait rassemblé deux écrits différents, l'un de 1586 sur les voyages, l'autre de 1588 sur la vanité²². En fait, c'est de la vanité que traite Montaigne dans ce chapitre, où le thème du voyage, s'il est bien présent, est, surtout, abordé „de biais”. Toujours soucieux du nécessaire *distinguo*, Montaigne s'emploie, dans le chapitre III, 9, à mar-

Montaigne n'en voit „nulle que très laides”. Et comme il s'en enquiert auprès d'un „honnête homme de la ville”, celui-ci, désabusé, lui répond que le siècle en était passé. *Journal*, p. 255. De même, à Venise, il n'avait pas trouvé „cette fameuse beauté” prêtée aux dames de la ville (p. 163). En revanche, il note, non sans malice, que la nouvelle femme du duc de Florence est „belle et trop jeune pour lui” (p. 171).

¹⁶ Voir à ce sujet l'étude de D. Ménager, *Montaigne et la beauté* qui examine cet aspect dans les *Essais. Montaigne. Les derniers Essais*, „Cahiers Textuel”, Paris 1986, pp. 62—72.

¹⁷ Cf. R. A. Sayce, *The Visual Arts in Montaigne's Journal de voyage*, [dans:] *Ounramy/Essays on Montaigne in Honor of D. A. Frame*, French Forum Publishers, Lexington, Kentucky 1977, pp. 219—241.

¹⁸ A Trente (p. 157), il admire fort „un triomphe nocturne” (sans doute de Marcello Fogolino) parmi d'autres „peintures du plancher” (plafond); dans la villa de Caprarola, à Bagnaia, il s'arrête devant les „très riches” peintures de la Sala del Mappamondo.

¹⁹ A Milan, il regrette les „beaux palais de Rome, Naples, Gènes et Florence” (p. 361).

²⁰ A Innsbruck, il trouve „très belles” les „dix effigies de bronze.. des princes et princesses de la maison d'Autriche” (p. 140).

²¹ Qui le séduit, au jardin du Castello, à Florence, avec sa fontaine du Tribolo (pp. 180—182) et, plus encore, lorsqu'il se promène dans le jardin de la villa du cardinal Gambara à Bagnaia, qui surpasse, dit-il, „même Pratolino et Tivoli” (p. 346).

²² C'était là l'hypothèse curieuse qu'avait émise G. Norton en 1904 et que P. Villey ne jugeait pas trop invraisemblable.

quer la différence entre la vanité-présomption (celle de tous ceux qui ont l'outrecuidance de se croire sages), vanité qu'il trouve blâmable parce qu'elle est génératrice de souffrance, et une autre forme de vanité, qu'au contraire il fait valoir: la vanité-fadaise (III, 9, 1000 B) soeur de „l'asnerie", et source, elle, de plaisir. Or, pour Montaigne, cette vanité „futile", c'est précisément celle de l'écrivassier inutile qui, dans sa librairie, „dicte" de façon buissonnière ses „ravasseries" sur lui-même et, aussi, celle du voyageur, qui, sans autres raisons qu'égoïstement personnelles, s'écarte de tout ce que les autres tiennent pour d'impérieux devoirs. De cette vanité-fadaise, doublement sienne, Montaigne s'accuse et s'excuse à la fois au chapitre *De la Vanité*, dans lequel le „séjour", où l'esprit se promène dans le remuement sur place de la librairie, et le voyage, où la pensée suit les pas, sont deux aspects complémentaires d'un même „embesoinnement oisif" (46 B), d'un „faire inutilement" (*ibidem*) peu glorieux certes, mais que Montaigne considère comme acceptable, sinon „comme louable", en un temps où, dit-il, le „meschamment faire est si commun" et autrement dangereux. Voyage „de la plume" et voyage „des pieds" (III, 9, 991 B) tracent donc et animent le parcours du chapitre *De la Vanité*, parcours aussi souple et sinueux que l'itinéraire du voyage en Italie. Dans le *Journal*, document privé, qui n'était pas destiné à être publié, Montaigne²³ avait relaté de façon concrète ses expériences de voyageur. Dans les *Essais*, composés pour un public, Montaigne parle moins du voyage pour le narrer, pour le décrire, que pour se décrire lui-même. A peine trouve-t-on dans le chapitre *De la Vanité* quelques notations — et de caractère purement anecdotique — sur la pratique du voyage:

Nulle saison m'est ennemye que le chant aspre d'un Soleil poignant [...] J'ayme les pluyes et les crottes, comme les canes [...] Jamais cheval ne m'a failli, qui a sceu faire avec moi la premiere journée [...] Pour moy je ne mange jamais trop tard: l'appétit me vient en mangeant, et point autrement: je n'ay point de faim qu'à table (p. 974, B).

Au rebours, de longs développements sur ce qui touche aux profondeurs d'une personnalité que, maintenant, Montaigne éclaire pour lui, pour ses lecteurs, donc pour nous. Le voyage est devenu, dans le chapitre *De la Vanité*, une expérience tout intérieure qui complète l'expérience „touristique" du *Journal*. Les êtres et les choses n'ont désormais plus d'importance que par rapport au moi, qu'il s'agit d'approfondir, en toute autonomie, dans le sentiment de plaisir que procure la variété qui, seule, „paie" Montaigne, avec „la possession de la diversité" (III, 9, 988 B).

²³ Ou son secrétaire, pour la première partie du *Journal*.

Diversité des choses vues qui est à l'image de la diversité du monde. Diversité dynamique du voyage qui est image de la diversité de la vie en mouvement de Montaigne, toute faite de „lopins”: „Mon dessein (plan de voyage) est divisible par tout; il n'est pas fondé en grandes esperances; chaque journée en fait le bout: Et le voyage de ma vie se conduit de mesme” (978 B). Ainsi s'explique la liaison temps-espace que Montaigne établit ici, de „ceux qui ont esté” à „ceux qui ne sont point encore” (976 B), d'un „coin du monde à l'autre” (975 B) et que symbolise le voyage à Rome évoqué avec émotion à la fin de ce chapitre III, 9, où l'un des mots clés est celui de **Fortune**. La Fortune, en imposant à Montaigne sa naissance, son nom, son état, son tempérament, en limitant la „latitude” de sa suffisance (992 B), ne lui avait pas permis de „tenir registre de sa vie par ses actions” (III, 9, 946 B), qui, pense-t-il, n'avaient rien de notable. Elle l'avait poussé, dès lors, à „tenir registre des essais de sa vie” (III, 13, 1979 B), essais parmi lesquels „le voyage” avait tenu sa place naturelle et privilégiée. En se mettant en route pour Rome, Michel ne suivait pas seulement des chemins vagabonds; il continuait à suivre le déroulement de ses „fantaisies”. Lui qui se sentait „inutile à son siècle” (996 B) s'était „rejeté à cet autre temps”, plus ancien, celui de la Rome antique. „Dès son enfance, il avait été nourry” avec les Romains. Au chapitre *De la Vanité*, la Rome d'autrefois revit dans son imagination remuée par le spectacle des vestiges de cette „vieille Rome libre, juste et florissante” (996 B), de son tombeau où sont encore retenues „des marques et images d'empire”, de „ce sepulcre” sur lequel il avait déjà lyriquement médité dans son *Journal*²⁴. Cette fuite dans l'imaginaire temporel ne l'empêche cependant pas d'aimer la Rome de la Renaissance, la „ville métropolitaine de toutes les nations chrestiennes” (997 B), „la plus noble qui fut et qui sera oncques” (999 B). Cette Rome moderne, il est venu, dans l'espace, la découvrir réellement: comme le *Journal* nous l'apprend. Il y a vécu les fêtes du caracolant carnaval; il en a visité les sept églises où le pèlerin gagne les indulgences; il en a pratiqué les étuves; il y a reçu le titre de citoyen romain qu'il désirait vivement „pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité”²⁵. Sur cette „bulle authentique de bourgeoisie Romaine” qui lui „fut octroyée avec toute gratuite liberalité”, Montaigne revient dans les dernières pages du chapitre *De la Vanité*. Pour y déclarer qu'il ne voit là qu'une vaine et venteuse faveur de la Fortune, mais pour insister aussi, comme dans le *Journal* sur l'aise et plaisir qu'il éprouve à s'en voir honoré. Quelques cinq années séparent la rédaction du *Journal* de

²⁴ Montaigne, *Journal...*, p. 200—201.

²⁵ *Ibidem*, p. 233.

la composition du chapitre *De la Vanité*. Cinq années pendant lesquelles l'expérience du voyage s'est exercée sur l'esprit de Montaigne, sur sa sensibilité. Le voyage a donné, bien sûr, à „l'âme” de Montaigne, qui lisait dans le grand livre du monde, comme il lisait dans les livres des auteurs anciens et modernes, „une continuelle exercitation à remarquer les choses incogneues et nouvelles” (973 B) et l'a confirmé dans sa position pyrrhonienne. Il lui a aussi, comme le remarque Geralde Nakam²⁶, fait prendre conscience de la nature du langage poétique, mais il l'a surtout aidé à dégager son art de vivre. En voyageant, en méditant sur le „voyager”, Montaigne apprend, en effet, à accepter ses limites; à trouver la voie de la vraie liberté, sans renoncer aux charmes de la „communication”; à se convaincre qu'aucun de ces plaisirs dont est fait le voyage de la vie n'est vain, s'il agréé; à savoir, donc goûter, d'un coeur „reconnoissant” (III, 13, 1113 C) toutes les faveurs de la Fortune, fussent-elles „sans substance”. Au total, à mieux aimer cette vie qui suit son cours et que Dieu a donnée aux pèlerins terrestres que nous sommes, avec le commandement exprès de la vivre „à propos”, c'est-à-dire en prenant le temps d'y prendre plaisir²⁷, à chaque heure, à chaque étape, en chemin et au logis, au départ ou près du but, de „l'inévitable” bout.

Université de Paris—Sorbonne
France

Robert Aulotte

MONTAIGNE W PODRÓŻY, MONTAIGNE I PODRÓŻ

Autor artykułu przypomina szereg faktów związanych z podróżą Montaigne'a do Włoch. W tę 17-miesięczną podróż Montaigne wyruszył w 1580 r. i wrażenia z niej zawarte są w *Dzienniku podróży (Journal du voyage)*. Dziennik przynosi opisy miejsc, które Montaigne zwiedził oraz pozwala poznać bliżej osobowość autora. Dodać trzeba, że podróż stanowi temat, do którego Montaigne nawiązuje niejednokrotnie w *Próbach*, a zwłaszcza w rozdziale *O próżności* (III, 9). Dziennik nie był przeznaczony do publikacji, a tym samym nie mógł służyć szerszemu poznaniu jego autora, gdy tymczasem rozdział *O próżności*, opublikowany w *Próbach*, był dla Montaigne'a pretekstem do zaprezentowania własnej osobowości.

²⁶ G. Nakam, *La manière de Montaigne dans le troisième livre*, R.H.L.F., 1988, p. 5.

²⁷ M. Conche, *Montaigne et la philosophie*, Editions de Mégare, 1987, p. 109.